

Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Niethammer-Rezensionen (1808/09), Denkmal der Schrift von den göttlichen Dingen (1812)*, éd. de Christopher Arnold, Christian Danz et Michael Hackl, Stuttgart, Frommann-Holzboog, coll. « F. W. J. Schelling historisch-kritische Ausgabe », vol. I-18, 2019, XII-316 p., 296 €.

La carrière philosophique de Schelling a été jalonnée par un nombre considérable de polémiques, mais c'est la querelle qui l'a opposé à Jacobi en 1812 qui est la plus connue et la plus importante de ces controverses. Or, le *Monument de l'écrit sur les choses divines*, qui en est la pièce maîtresse, est en passe de devenir, grâce à ce nouveau volume de l'édition historico-critique, l'une de ses œuvres les mieux documentées.

La polémique couvait depuis au moins 1803 et la parution du pamphlet de Friedrich Köppen, *La Doctrine de Schelling ou le tout de la philosophie du néant absolu*. Les éditeurs font cependant remonter à 1800 la première prise de distance à l'égard de Jacobi, avec la parution d'une recension du *Système de l'idéalisme transcendantal* par Reinhold, dans laquelle Schelling crut déceler l'influence de celui qu'il regardait jusque-là comme le meilleur interprète de Spinoza (p. 64). Les premiers contacts directs entre les deux hommes sont assez cordiaux, mais, quand Schelling est nommé Président de l'Académie des sciences, il cesse de fréquenter la maison de Jacobi, ce que ce dernier reçoit comme un affront personnel (p. 85). La querelle du théisme éclate alors en 1811, au moment de la parution des *Choses divines et de leur révélation*, que Jacobi présente comme son testament philosophique, mais qui attaque frontalement la philosophie de la nature et de l'identité du jeune idéaliste et son supposé matérialisme religieux (p. 99). Schelling, qui a évité le plus longtemps possible de déclencher la « guerre » contre Jacobi (p. 102), annonce presque aussitôt à l'un de ses correspondants : « Polemik thut Noth, la polémique est nécessaire » (p. 117).

*Revue philosophique*, n° 1/2020, p. 75 à p. 121

L'intérêt de ce volume très érudit est surtout d'éclairer l'arrière-plan politique et religieux de la querelle. Jacobi, qui venait d'être nommé à la tête de l'Académie des sciences de Bavière sur proposition du conseiller Zentner, qui le considérait comme le plus à même de rendre sa dignité à la philosophie spéculative tout en la maintenant dans ses limites (p. 70), est partie prenante des conflits qui opposent dans ces années-là les Allemands du Nord protestants et les Allemands du Sud catholiques et qui atteint son paroxysme au moment de l'« attentat » contre Friedrich Wilhelm Tiersch, le *praeceptor Bavariae* (p. 97). Les éditeurs montrent avec quelle vigilance les plus hautes autorités de Bavière, principalement Joseph Christoph von Aretin et le comte Montgelas, suivent les développements de l'affaire. Mais, les présentations des textes relèvent aussi quelques conséquences inattendues de cette polémique : l'écrit *Sur les choses divines*, conçu pour défendre Matthias Claudius, le fâche en fait contre Jacobi, car le refus de tout ce qui est physique de la part de celui-ci constitue entre eux, au dire de Schelling, une pierre d'achoppement (p. 119).

Schelling est le premier à identifier ce qui a conduit à l'affrontement : Jacobi n'a pas lu les *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine* et ignore l'effort fait dans ce livre pour expliciter et fonder objectivement les concepts de liberté morale et de personnalité de l'être suprême (p. 142). S'il avait connu sa vraie philosophie et compris que la personnalité et l'esprit sont à l'œuvre jusque dans la nature, il aurait certainement révisé son jugement et ne serait peut-être pas resté, avec Kant et Fichte, du côté des philosophies de la subjectivité et du purisme moderne (p. 122). Schelling reconnaît que certaines « incertitudes ou ambiguïtés » quant à ses convictions relatives aux idées suprêmes pouvaient exister avant les *Recherches* (p. 142) ; mais la conception dynamique de la vie divine qui apparaît désormais au grand jour dissipe tout malentendu et fait de ce *Monument* un « Avant-propos très convenable pour les *Âges du monde* » (p. 103).

Les deux autres textes réédités dans ce dix-huitième volume des œuvres parues du vivant de Schelling sont des recensions de la *Querelle du philanthropinisme et de l'humanisme* de Niethammer. Dans le dernier de ces comptes rendus, antérieur de quelques semaines à la rédaction des *Recherches* de 1809, le concept de personnalité reçoit une connotation positive qu'il n'avait pas jusqu'alors, de sorte que la *formation* de la personne peut s'articuler à la *culture* de l'humanité (suivant les deux sens du mot *Bildung*) au sein d'une théorie de l'éducation intégrale de l'homme inspiré du néohumanisme. Les éditeurs proposent alors un rapprochement intéressant avec un texte de jeunesse, l'*Oratio Canicularis*, pour éclairer cet idéal d'une libre culture permettant la formation achevée de l'homme tout entier (p. VII et 13). Mais ce qui se prépare là, semble-t-il, c'est avant tout la redéfinition de la personnalité comme caractère essentiel de la divinité.

Signalons une coquille (« Fomey » au lieu de Formey, auteur d'un *Anti-Émile*, p. 244).

Patrick CERUTTI

Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Nachlass : Frühe alttestamentliche Arbeiten (1789-1793)*, édition de Christopher Arnold et Michael Hackl, Stuttgart, Frommann-Holzboog, coll. « F. W. J. Schelling historisch-kritische Ausgabe », vol. II-2, 2019, IX-530 p., 296 €.

Dans son testament littéraire, Schelling voue au feu une grande partie de son œuvre. Il demande pourtant à son fils de conserver une masse considérable de notes rédigées quelque soixante années plus tôt, alors qu'il se trouvait au *Stift* de Tübingen et étudiait les Psaumes et les livres d'Isaïe et de Jérémie (p. 128). Ce nouveau volume d'inédits nous les fait découvrir et prouve une nouvelle fois l'incroyable érudition d'un jeune hébraïsant déjà rompu aux méthodes de la philologie contemporaine qu'utilisait son maître, Christian Friedrich Schnurrer, pour interpréter la Bible.

Schnurrer est un moderne, qui aborde l'exégèse de la Bible comme celle de la poésie grecque et a « ouvert toutes grandes les portes à l'*Aufklärung* » (W. Jacobs, *Revolution und Orthodoxie*, Frommann-Holzboog, 1989, p. 109). Schelling, assez proche en cela de Hölderlin, que le rapprochement de la poésie et de la prophétie marquera durablement, regarde à son tour les textes sacrés comme le recueil d'une « poésie originaire » au sens de Herder. Les Psaumes, affirme-t-il, représentent « l'âge d'or de la poésie hébraïque » (p. 293) et sans doute ferait-il sien le mot de Herder : pour ce qui est d'interpréter la poésie hébraïque, nous sommes « encore des enfants » (p. 15).

Schelling s'inspire aussi des découvertes exégétiques de Johann David Michaelis, le père de Caroline, ainsi que des écrits de son propre père, Joseph Friedrich. Mais, l'essentiel de ses notes provient à n'en pas douter des leçons de Schnurrer et de Ludwig Josef Uhland, auxquelles il devait assister. Comme Schnurrer, Schelling interprète le Psaume 72 comme parlant du Messie (p. 19). Mais il ne manque pas de reprocher à l'éphore du séminaire son manque d'engagement dans l'interprétation (p. 129) et il n'hésite pas à formuler ses propres analyses en les faisant commencer par un *ich* (p. VII). Comme Eichhorn enfin, Schelling voit dans les prophètes hébraïques les instruments de la Providence, mais relève aussitôt la différence qui existe entre les attentes formulées dans l'Ancien Testament et la « vraie doctrine de l'humanité de Jésus Christ » (p. 140).

Il faut à nouveau saluer la qualité extraordinaire de cette édition historico-critique, qui ne pâtit en rien de l'accélération de son rythme de parution. Pour preuve, nous n'avons relevé qu'une seule coquille dans les vingt-quatre volumes déjà publiés (ici, p. 520, « Phyrkia » au lieu de « Phrygia »).

Patrick CERUTTI